

à cette pauvre fille qu'à ce type équivoque de la sensualité et du matérialisme ! Pourquoi faut-il qu'à ce moment où nous écrivons ces lignes, M. Sue, dans la continuation de son œuvre, l'ait défigurée et rendue presque ridicule par un étalage de sentiments aussi romanesques que faux et guinés !

L'auteur du *Juif-Errant*, qui a la prétention d'être un philosophe, de connaître l'humanité, s'est trompé le plus complètement du monde en traçant le portrait de Rodin, qui n'est autre que Tartuffe, mais Tartuffe poussé jusqu'à une hyperbole démesurée. Il aurait dû se rappeler que l'homme est rarement complet dans le bien, et jamais dans le crime. On n'a jamais vu, et espérons qu'on ne verra jamais, de célébrité aussi consommée que ce Rodin, idéal des plus monstrueuses alliances que la perversité humaine pourrait enfanter.

Nous demandons au lecteur la permission de terminer par l'examen de la portée sociale du livre de M. Sue. Nous avons dit, en commençant, qu'il avait ouvert au roman une voie nouvelle. En effet, il a voulu en faire l'organe d'une sorte de législation ou plutôt de réforme de la société ; il l'a rendue l'écho, l'interprète des souffrances de l'humanité, et l'a chargé d'y porter remède.

—Ce but est prétentieux, et voilà tout.—

Dans un instant, nous vous dirons comment nous comprenons le roman, et nous ferons justice de cette importante donnée aux œuvres d'imagination.

M. Sue a voulu et a cru résoudre une des questions les plus importantes et les plus ardues du moment, que nous avouons, franchement pour notre part, comme énormément difficile pour ne pas dire impossible, avant d'avoir été examinée, élaborée consciencieusement ; longtemps et profondément. Tout le monde a nommé l'*organisation du travail*. Nous nous attendions à voir quelque chose de nouveau en entendant M. Sue, dans la préface, ou plutôt la dédicace de son livre, annoncer hautement cette intention. Nous avons été trompés, car nous n'y avons trouvé que la reproduction des utopies qu'on rencontre dans les doctrines d'Owen, de Saint-Simon et surtout de Fourier, qui, par l'originalité de son esprit et l'ensemble supérieur de ses conceptions, est devenu le chef de la nouvelle école des réformateurs socialistes. Selon eux, ils y a cinq mille ans que la morale humaine se trompé en enseignant à l'homme la lutte contre ses passions, et la plus belle des victoires, celle qu'il remporte sur lui-même. Au lieu de résister à ses penchants, il faut s'y abandonner ; morale facile, dans le culte de laquelle l'homme a été précédé par la brute : toutes les passions sont bonnes parce qu'elles viennent de Dieu ; l'immoralité ne consiste donc pas à obéir à ses passions, mais à lutter contre elles.

Tels sont à peu de chose près les principes des nouveaux réformateurs. Plus de responsabilité individuelle pour les actions : une responsabilité collective et sociale : le libre essor des passions, et, au moyen de l'immense variété des jouissances qu'on doit trouver dans la satisfaction donnée à toutes les facultés physiques et intelligentes, la réalisation du bonheur universel, cette autre quadrature du cercle, qu'on cherchera jusqu'à la fin des temps parce-qu'elle ne sera jamais trouvée. Ces utopies ne sont pas très-dangereuses chez les utopistes proprement dits, précisément parce qu'ils les discutent, et que la discussion en fait voir bientôt tout le vide.... Le fourriérisme est donc resté à l'état de sentiment dans certaines intelligences, c'est-à-dire comme une protestation vague, mais passionnée, contre l'état social du monde, comme une intuition confuse d'une nouvelle organisation sociale dans laquelle les conditions du mal et du bien seraient changées.

M. Sue, en appliquant ces principes, a tout bonnement abouti à la création du Phalanstère et à l'association du maître et de l'ouvrier ou à l'admission de ce dernier à une part proportionnelle dans les bénéfices.—Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau là-dedans, et que M. Sue n'est qu'un plagiaire.—

Ne serait-ce pas ici le lieu, peut-être, d'agiter la question de savoir si le roman peut servir à quelque chose, et être de quelque utilité comme délassement fructueux de l'intelligence. Nous aurions beaucoup à dire là-dessus, mais comme le temps et l'espace nous pressent, bornons-nous à quelques mots que nous pourrions appeler nos conclusions. Socrate a dit avant nous " que l'esprit, de même que le corps, ne pouvait pas être livré à une tentation continuelle ; il faut qu'il se repose par quelque distraction légère, souple, gracieuse, enjouée, qui lui fasse oublier pour quelques moments ses graves préoccupations et ses travaux sérieux." Les œuvres d'imagination peuvent donc servir à ce délassement ; ne serait-il pas de beaucoup préférable de lui présenter, au lieu de ces tableaux forcés en ton et en couleur, où l'immoralité le dispute le plus souvent à l'ineptie du plan et à la faiblesse du développement, quelques situations vraies, touchantes, quelques peintures réelles du monde existant, dont il puissent retirer profit et avantage par le désir de l'imitation et de la reproduction ? Nous avons présenté comme un fait admis inévitablement que l'homme était de sa nature essentiellement imitateur ; si on lui offre de bons exemples, il les suivra, tout comme il le fera des mauvais. Est-ce que le roman ne pourrait pas moraliser un peu ? qu'on me pardonne l'ambition du mot ; est-ce qu'il ne pourrait pas, par le tableau si fécond et si varié en incident, inépuisable même, de la lutte de la vertu avec le vice, du bien avec le mal, des passions humaines et de leur répression, en adoucissant la crudité des descriptions, tirer des enseignements utiles, généraux, qui ne laisseraient à l'âme que de douces, tendres et saluaires impressions, au lieu de cet effroi vague, de ce désordre douloureux, de

cette perturbation sombre, de cet éveil si dangereux des mauvais instincts, de ce trouble étrange et inconnu jusqu'alors qu'elle ressent après la lecture de ce qu'on appelle si tristement les chefs-d'œuvre de la plupart de nos modernes romanciers ?

Il y a quelque temps déjà, un an à peine, nous citions ces paroles remarquables de Roarbaecher, sur les destinées et le but de la poésie :

" Ah ! quand est-ce que nous verrons les poètes répondre à leur sublime vocation ? quand s'élèveront-ils par la vivacité de leur foi et de leur amour jusque dans le sein du poète éternel ? quand se disposeront-ils, par la pureté de leur cœur, au souffle divin de l'esprit vivant qui anime les prophètes ? Ils se plaignent qu'il ne leur reste plus rien à chanter ; et les plus célèbres jusqu'ici n'ont fait que bégayer quelques vers du poème infini de Dieu."

Nous pourrions appliquer au roman quelque chose d'analogue. A cette condition seule, nous consentons à le tolérer et à l'admettre.

M. Sue mieux que tout autre pourrait lui faire prendre cette grande et noble initiative. Nous lui reconnaissons, car avant tout, on le sait, nous sommes justes, une imagination d'une fécondité remarquable, une ressource inépuisable de moyens, un grand talent d'exposition, un art infini dans la manière de dramatiser un sujet. Son talent serait bien plus à l'aise dans la voie nouvelle que nous indiquons. Il y viendra tôt ou tard, nous en sommes persuadés ; car une intelligence de cette trempe ne peut toujours se tromper et marcher à côté de la vérité. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'il ne soit plus moraliste-socialiste et réformateur ; car il voit mieux que nous, qu'en abordant ces grandes questions qui touchent aux bases de l'édifice social tout entier, si on veut les mettre à la portée de tous, il faut nécessairement les tronquer, les amincir, les défigurer, et par conséquent faire tout le contraire de ce qu'on se proposait en principe. Et puis, l'esprit en lisant un roman veut tout simplement se distraire, et nullement agiter ce qui fait le sujet de ses méditations aux heures graves et silencieuses de l'étude.—

Notre critique a été bien incomplète, bien écourtée ; nous avons dit pourquoi nous avons été forcés d'en agir ainsi. Quelques lecteurs diront peut-être que c'est déjà trop d'accordé au feuilleton-roman. Le livre de M. Nettement contient en outre la critique des *Mémoires du Diable*. Nous n'en parlerons pas ; nous renvoyons au jugement porté dans le livre.

Le travail de M. Nettement est en général une œuvre bien et consciencieusement faite,—l'œuvre d'un honnête homme. Le style est fin, spirituel, vif, mordant et de bon aloi ; l'expression y est quelquefois un peu entortillée ; mais le sujet l'excuse ;—il y a peut-être quelques longueurs ; mais il y avait tant à dire sur M. Sue ! Soit toute, c'est de la bonne et saine critique. On peut nous en croire sur parole, puisque nous déclarons de bonne foi que nous sommes loin de partager toutes les opinions de M. Nettement, même quelques-unes de celles qu'il a émises dans son livre. C'est donc un simple hommage à la vérité qui nous fait porter ce jugement.

LÉON DINAUMARE.

BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite).

"Nous voilà donc en route pour plus de prudence nous endossant la robe noire, généralement respectée par les Indiens des montagnes : nous avions d'abord à passer la grande Rivière aux Serpens. Le P. De Smet y avait perdu une charrette ; les pertes du P. Devos avaient été encore plus considérables : grâce au guide que Marie nous avait envoyé, nous n'y perdîmes absolument rien ; aucun effet ne fut mouillé ; tandis que ceux qui nous avaient vus partir tremblaient pour nous. Nous avançons avec confiance sous les ailes de la Providence : pour mon compte je me tenais si assuré de la protection divine, que même au fort du danger, je n'ai pas éprouvé le moindre sentiment de crainte. " Ce n'est pas moi qui me suis lancé dans cette vie ; c'est Dieu lui-même qui m'y a mis : " cette pensée dominait tout sentiment opposé à la confiance. Cependant, pour ne pas commettre d'imprudences, dès que nous fûmes sur les terres ennemies nous attachâmes nos chevaux pendant la nuit, faisant la garde tour-à-tour. Qu'eût servi notre garde, si un parti ennemi fût venu nous assaillir ? Nous étions sept en tout : trois religieux, Ignace, deux voituriers et un jeune Canadien qui voulut bien aussi faire le voiturier pour nous accompagner ; quatre par conséquent à qui il eût été permis de combattre. Mais nous ne vîmes pas même les pistes d'un Pied-Noir. Nous vîmes deux familles de *Banacs* ; heureusement que les autres avaient pris une autre route ; car les cadeaux nous auraient coûté cher. Ils faillirent nous nuire d'une autre façon : ils mirent le feu à la montagne que nous avions à passer ; et de la montagne le feu, se communiquant à la prairie, était porté devant nous par un vent violent : que feriez-vous dans une position semblable ? au milieu d'une immense plaine, couverte d'herbe sèche à laquelle le feu a pris, si le vent porte le feu vers vous ? Mettre une rivière entre le feu et vous ? bien : on n'a pas toujours de rivière sur son passage : puis si elle n'est pas large, elle n'offre pas une barrière que le feu